

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : http://lucarnedesecrivains.free.fr

En verve
Et contre tous
MISS.TIC
Je prête à rire
Mais je donne à penser
éd. Grasset



14 février 2009 – 2^e année – N° 12
Saint-Valentin

À la Saint-Valentin, méfie-toi des lapins

1,50 €

Première bougie

par Claude DUNETON

LA GAZETTE a un an à la Saint-Valentin ! Elle ne s'alimente pas toute seule, et ne doit son existence qu'au dévouement de quelques rédacteurs fidèles et talentueux, en comptant, bien sûr, le talent de Gisèle Joly, la très sage femme qui l'accouche tous les mois de ses doigts agiles et ses claviers bénévoles.

Mais au moins la *Gazette* grandit en beauté et en qualité. Elle devient de plus en plus intéressante, je trouve, moi qui ai si peu participé à sa rédaction en un an. C'est une vraie revue littéraire, libre et ouverte, où chacun peut venir discuter le bout de gras, mettre son grain de sel, et tremper son pain dans la sauce. Chaque lecteur est convié à donner des idées, proposer des rubriques, voire apporter la contradiction. Soyez personnels, égoïstes, et pourquoi pas, mégalos modérato...

L'autre soir à La Lucarne des Écrivains, Pierre Enckell, le lexicographe sauvage, soutenait l'idée traditionnelle et de bon sens qu'il faut que les éditeurs sortent des bestsellers pour payer leurs frais et pouvoir publier des auteurs de moindre vente. Oui, j'ai

dit ça aussi – c'était vrai il y a vingt-cinq ans. Malheureusement, je crois que les choses ont changé, que les profits servent maintenant à faire d'autre fric et non pas à publier des livres difficiles, ou dont la « promotion » sera malaisée. Je crois que nous sommes entrés, sans que nous y prenions garde, dans un autre monde éditorial : celui qui fait commerce de papier imprimé. Les livres y sont proprement noyés. Les livres écrits – comment dire ? – en finesse, les livres « littéraires » n'y ont pas leur place. Les stratégies commerciales, en un mot, ont pris la place des politiques éditoriales dans les maisons « de rapport ». Du reste, les petits éditeurs naissants, qui tâchent de recueillir des manuscrits de qualité – et y parviennent ! – en sont la preuve. Je commence à voir passer trop de textes excellents que les éditeurs traditionnels refusent, et qui pourtant, une fois publiés, enchantent les lecteurs – des groupes de lecteurs restreints évidemment, parce que le petit éditeur n'a aucune « surface médiatique », qu'il est mal diffusé ou pas diffusé du tout.

à lire dans ce numéro

- page 2
Claude Duneton, *Première bougie* (suite)
Patrick Tudoret, *Liaisons dangereuses*
- page 3
Yves Reynaud, *Une petite sieste*
Lise, *Poésie des M*
- page 4
Dominique Hennegrave, *Portraits sons/ récits dialogués*
Emmanuelle Grangé, *L'accident*
Albert Derasse, *La solitude de Don Quichotte*
- page 5
Sylvie Hérout, *L'air du temps...*
Martine Lévy, *Chat mangé*
- page 6
Bruno Testa, « *Aequo animo* »
- page 7
Jacques Phoebé, *Aubade érotique*
Anne de Rancourt, *nimelaV-tniaS*
- pages 8 et 9
Javotte Foltz, *Mademoiselle Monique*
- page 9
Paul Desalmand, *Lit et ratures*
- page 10
LA CHRONIQUE : Béatrice Courraud
- page 11
Étienne Orsini, *Comme seuls sont les livres*
- AGENDA ET EXPOSITIONS
- page 12
Pierre Merle, *Mignonne, voyons voir...*
- À LA LIBRAIRIE

C'est le cas des Éditions de Paris, par exemple, que je connais. Ils publient des livres remarquables qui auraient des dizaines de milliers de lecteurs
(Lire la suite de l'article page 2.)

(Suite de la page 1.)

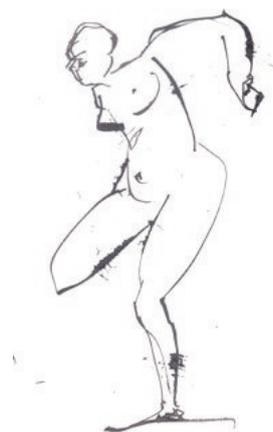
potentiels – *Ma drôle de guerre à 18 ans* de Chantal Le Bobinnec, un émouvant témoignage, unique, totalement original, a été refusé partout ailleurs ! Le cas de Gasco, que nous discutons l'autre soir à la Lucarne, et de son *Montorgueil Café*, superbement écrit, me paraît emblématique d'un malaise qui va bien au-delà du « Il y a toujours eu des erreurs de choix », une affirmation rassurante qui cache la forêt... D'abord, dans les exemples célèbres de manuscrits refusés que l'on cite en se marrant, Proust ou Céline, les refus étaient motivés par des positions esthétiques d'époque. Aujourd'hui l'esthétique est loin ! Tout le monde se fout de la qualité de l'écriture. Je sais que Henri Cueco, pourtant très connu, cherche en vain un éditeur pour des textes tout en finesse, remplis d'humour subtil et à la rigueur de dessins – le genre d'ouvrage de petite taille qui ne se voit pas sur les tables surchargées des librairies ordinaires. Le manuscrit de Gasco a été refusé non pas sur sa qualité, mais sous le prétexte, *avoué* par de gros éditeurs (laissons le mot *grand* de côté pour l'instant), qu'ils en reçoivent 120 000 par an et qu'ils n'ont pas le temps de les lire ! Drôle, non ?

Il y a une réorganisation nécessaire à envisager si le livre ne meurt. Une diffusion parallèle et différente pour les livres et pour les tonnes de papier imprimé appelés livres. Avec des librairies restreintes aux vrais livres – même à succès ! Ce qui suppose des libraires compétents, pas des chefs de rayon, littéraires eux-mêmes, chez qui l'amateur de lecture peut être conseillé, et qui ne soient pas sous l'influence des battages publicitaires fomentés par des agents internationaux écumeurs de soupes grasses. En vérité, il devrait se multiplier des librairies indépendantes comme notre Lucarne des Écrivains, modèle de ce genre à venir – s'il y a un avenir.

Joyeux anniversaire à la *Gazette de la Lucarne*, en attendant ! Abonnez-vous, rabonnez-vous, soutenez la diffusion intelligente – et aimez-vous les uns les autres, c'est la Saint-Valentin !



dessins de
Jean-Jacques
GRAND



Liaisons dangereuses

par Patrick TUDORET *

SÉCULARISÉE, désacralisée, vidée de son sens, la littérature semble, aujourd'hui, ne plus jouir que de ses restes, tandis que ses gardiens traditionnels, arraisonnés par le système marchand et la société du spectacle, dérogent à leur vocation première : sa célébration. C'est la fin du concept de « grantécrivain », celui qu'on allait visiter dans un cérémonial éprouvé. Rompant vite avec cette ritualité, l'émission littéraire a commencé par le déloger, par l'arracher à son monde clos pour l'ouvrir à son « univers infini », l'acculer à la surexposition. L'auteur, qu'une critique universitaire nimbée de structuralisme avait donné pour mort, a ainsi semblé recouvrer une nouvelle santé. Mais, au fond, cette assomption ne fut-elle pas un leurre ? Une simple et seconde mort, plus sourde celle-là, en ce qu'elle touchait ce qui avait encore, comme par miracle, échappé au cannibalisme du siècle, le cœur même de l'œuvre littéraire : le texte ?

L'heure révolue de l'apo(stropho)-théose a sonné avant le déferlement

du barnum narcissique et télérealiste qui, pour promouvoir « du » livre, exclut désormais toute littérature. Il produit, usine, formate des « auteurs », concept vague qui vaut aussi bien pour une « star » du spectacle, un braqueur de banque reconverti ou un biographe à scandale. À quelques exceptions près, l'émission littéraire a cédé au divertissement-roi. Les liaisons entre littérature et télévision ont toujours été des liaisons promotionnelles nécessaires, mais ce sont des liaisons dangereuses. S'il y a un mariage entre elles, c'est un mariage de raison, de raison marchande, et si l'industrie du livre y a indéniablement gagné, la création littéraire en a, elle, lourdement pâti, versant trop souvent dans l'assentiment et un irrémissible « médiatiquement correct ». Exilée de son propre sens, des régions silencieuses où elle puisait sa force, la littérature ne peut-elle être autre chose qu'un vulgaire Monopoly cathodique ?

* Auteur de *L'Écrivain sacrifié, Vie et mort de l'émission littéraire* (INA/Le Bord de l'Eau).

Une petite sieste

par Yves REYNAUD

Elle sonne. La porte s'ouvre.

SABINE. – Bonjour... M. Georges Pluchaud ? Vous avez un moment ?

GÉRÔME. – Bonjour Mademoiselle. J'ai tout mon temps. Je m'appelle Gêrôme.

SABINE. – Excusez-moi, je suis un peu essoufflée. L'escalier... Les ascenseurs sont en panne... Je me présente. Mademoiselle Turc... Assistante sociale... Je viens pour le dossier de renouvellement de votre RMA. Vous n'avez pas donné suite à ma convocation. Il faudrait que vous répondiez à quelques questions.

GÉRÔME. – Avec plaisir...

SABINE. – Voyons, la fiche... La fiche... Ah ! Non, ce n'est pas celle-là... On m'a donné tellement de fiches que je m'y perds un peu. Ne pas s'énerver... 14 février... Voilà... Alors donc, G. Pluchaud, c'est pour Gêrôme Pluchaud... Vous êtes chômeur depuis cinq ans, c'est bien ça ? Votre vie doit être très pénible !

GÉRÔME. – Toujours moins pénible que si j'allais à l'usine tous les matins !

SABINE. – C'est bien de positiver ! Quel genre d'emploi recherchez-vous ?

GÉRÔME. – Aucun ! J'ai renoncé au travail. Irrévocablement ! Au début, c'est vrai, j'avais un peu mauvaise conscience, je me suis inscrit à l'agence, tout ça... Mais finalement, je me suis très bien habitué.

SABINE. – Monsieur, pour toucher le RMA, vous êtes censé avoir un projet de retour à l'emploi. Sinon, vous serez radié. J'essaye de vous aider, alors essayez de m'aider aussi.

GÉRÔME. – J'existe. Ça n'est pas suffisant ? Je me cultive. Je réfléchis. Avant, je n'ouvrais jamais un livre. Trop fatigué ou alors pas le temps. Je perdais ma vie à la gagner. Et puis, j'ai découvert une chose merveil-

leuse... J'ai découvert la sieste. Si vous saviez le plaisir que c'est de pouvoir dormir une petite heure tous les après-midi après manger. Excellent pour la santé, en plus. Vous devriez essayer. J'ai supprimé tout le superflu. Bagnole, télé et tout le reste. J'ai fait un choix... Mais j'ai tout ce qu'il me faut. Il y a toujours une petite bouteille chez moi pour les amis. Entrez un moment si vous voulez.

SABINE. – Je suis en service... Je...

GÉRÔME. – Prenez une pause... Souriez à la vie...

SABINE. – Monsieur, pour qu'on renouvelle votre RMA, il faut que vous ayez un projet d'insertion, vous comprenez ? Quel est votre projet de retour au travail ?

GÉRÔME. – Mon projet ? C'est l'amour !

SABINE. – L'amour... heu...

GÉRÔME. – Quel est votre prénom ?

SABINE. – Sabine... L'amour ? Heu... C'est-à-dire, ça ne correspond pas exactement à...

GÉRÔME. – Vous avez quelque chose contre l'amour, Sabine ?

SABINE. – L'amour n'est pas dans mes... Dans... heu... Dans le formulaire...

GÉRÔME. – Oublie le formulaire et cède à ta passion... Entends-tu nos deux cœurs qui battent à l'unisson ?

SABINE. – Oui, je... C'est très beau... Vous êtes si... heu... Écoutez, je vais mettre : Recherche dans les relations humaines... Ça vous ira, Gêrôme ?

GÉRÔME. – C'est ça, les relations humaines ! C'est parfait, Sabine. Vous êtes formidable... Merveilleuse ! Vous savez à quel point vous êtes merveilleuse, Sabine ? Quand je vous regarde, j'ai envie de vous faire un bébé ! Oui ! Voilà mon projet d'insertion ! Être le père de votre bébé !

SABINE. – Mon bébé ? Vraiment ? Je... C'est... un peu... Vous êtes si... heu... Excusez-moi... Il faut que j'y aille...

GÉRÔME. – Vous allez vous faire du mal à courir comme ça... Vous devriez vous détendre un moment...

SABINE. – Je vous remercie beaucoup... Vous êtes très... très... Vous êtes si... Je suis toute retournée... On se reverra... heu... Je repasserai peut-être vos chemises...

GÉRÔME. – Mes chemises ?

SABINE. – Je veux dire... heu... je repasserai pour vos papiers... qui sont dans les chemises... qui sont dans les dossiers... Ne vous inquiétez pas pour votre chemise... Je ne vous oublie pas... Vous êtes si... heu... Au revoir, Gêrôme...

GÉRÔME. – Au revoir, Sabine. (*Un temps.*) Ça ne va pas ?

SABINE. – Bon... heu... Je suis épuisée... Finalement, je crois que je vais entrer... me reposer... m'allonger... Juste un moment... heu... Une petite sieste...

Elle entre. La porte se ferme.

On ne radine
Pas
Avec
L'amour



Poésie des M

À la montagne, je me sens
Miraculeusement mouillée par un
Machin mauve qui se met à
Miroiter au-dessus de la ville de Madrid.
Malheureusement,
Mon mouton était resté à la
Maison, et c'était
Maman qui le gardait.

LISE *

* Lise a dix ans et vit en Normandie. Elle édite un petit journal intitulé *La Chouquette écrasée*, dont elle est la rédactrice en chef et l'unique contributrice.

Portraits sons / récits dialogués

par Dominique HENNEGRAVE

PORTRAIT 2

– Les flonflons, c'est un choix ou c'est par hasard ?

– Par hasard évidemment, les flonflons ce n'est jamais un choix.

– Mais tout de même, à ce point, on peut se poser la question... ?

– Alors, posez-vous-la ou posez-la vous, dans ce cas !

– Je n'ai toujours pas compris...

– Puisqu'il n'y a rien à comprendre, ça tombe plutôt bien.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir ?

– Nulle part puisqu'il n'y a nulle part où aller, c'est le même principe.

– Ah ! d'accord ! il fallait le dire tout de suite, maintenant je comprends.

– Eh bien non, justement.

Tomber
En amour
Une chute
Vers le haut

L'accident

par Emmanuelle GRANGÉ

SENTIMENTALEMENT, vous me correspondiez. Mais il y avait plus, sinon je me serais autopulvérisée dans les onguents, en une pâte informe, et nous n'avions pas le goût des repulpages, nous étions gonflés de presque rien au départ, il pleuvait à la sortie du métro, j'avais 20 mn pour parler avec vous.

J'ai commencé à fumer, une jambe croisée sur l'autre. Le détail importe, vous aviez d'épais sourcils, nous buvions un café.

Comme la discussion était légère et sans doute d'approche, vous aviez suggéré de m'emmener en voiture là où on m'attendait, à Évry.

Quelle belle idée ! Se perdre en banlieue est « un doux euphémisme ».

L'homme qui promenait son chien nous avait indiqué un plan fiché au milieu de la nuit tombante, le panneau était ruisselant. Nous ne parlions plus de la pluie et du beau temps, j'étais sacrament en retard et souriante – de ça je me souviens, je vous réconfortais alors.

Après, j'ai dû vous déstabiliser.

La portière refermée sur moi courant, vous étiez rentré direct sur Paris, vous n'aviez aucune idée du comment.

Vous m'emmeniez de plus en plus souvent à mes rendez-vous avec de larges détours, nous échangeions des livres sur la banquette, un Librio de Houellebecq, un Gaia rose de Wassmo, un Poche d'Hikmet...

La voiture était tout embuée de nos propos, de nos exclamations, de nos soupirs. En hiver, c'était cosy ; en été, c'était fenêtres ouvertes, vers 5 h il nous arrivait de réveiller les oiseaux. Nous avions les jambes de flanelle, les accoudoirs relevés, la langue bien pendue. Toit ouvert, nous voyions les avions blanchir le ciel, nous élargissions l'encolure de la djellaba pour nos deux têtes collées l'une à l'autre, épatés.

Nous avons roulé ainsi des saisons entières, entamé des bouts du monde, visité le château de Diane, englouti des sardines au Maroc, débarqué à Barcelone, photographié Berlin, raté Dublin...

C'est à la vingtième page de *La Chaussure sur le toit* que l'accident se produisit. Nous n'avions pas vu la Peugeot familiale qui crevait un pneu droit sur nous.

Oui, c'est à peu près ainsi que ça s'est passé.



La solitude de Don Quichotte

par Albert DERASSE

Il n'y avait donc plus rien à faire en ce monde et, me sentant inutile, je résolu de disparaître.

STRINDBERG, *Inferno*

Sur le bord de la route, abandonné de tous, même de Sancho Pança, Don Quichotte réfléchit à la vie qui s'en va et ne revient jamais... Et que faire à présent sans ami, sans amour et sans foi en soi-même ? Rossinante à son tour l'avait laissé tomber... Dulcinée, hélas ! n'était plus qu'un songe s'effaçant peu à peu... Toboso n'était plus qu'une cité silencieuse dont il avait oublié même le vieux clocher... Et tandis que la nuit envahissait le ciel, une mélancolie soudaine et infinie envahit lentement son esprit et son cœur...



L'air du temps...

par Sylvie HÉROUT

J'AI VÉCU de l'air du temps tant et tant que je suis devenu montgolfière. Désormais le ciel est mon coussin. Des courants d'air plein la tête, je vague et je divague, le cœur en joie.

J'ai l'air de rien, le nez en l'air, j'imaginer ; pourtant si vous saviez comme l'air qui gonfle mes narines m'emplit les yeux, me rend heureux.

Tout feu tout flamme, grognez-vous dans vos barbes... N'empêche, moi je surfe au ras des nuées, tantôt dessus, quand vous peinez dans la purée de pois, tantôt dessous, à embrasser le monde.

Noir sur blanc, c'est ce que, d'en bas, vous croyez voir de moi naviguant à fleur de nuage. Pourtant, si vous vouliez vous hisser jusqu'à moi, vous reconnaîtriez dans le rose de mes joues, dans le mauve de mes yeux les reflets du soleil couchant sur la mer, les soirs d'été.

De fil en aiguille, point de devant, point arrière, je vais et je viens, je plonge, plane, monte ou redescends, brochant au fil de mon désir le parcours de mes jours. Jamais deux fois le même.

Je couds ma vie, au fil du temps, au fil du vent.

Je vole de mes propres ailes, je joue les courants d'air ; mon ballon en dôme au-dessus de moi me fait un toit entre ciel et terre. Et je vole et je vogue et je vis, tandis que, minuscules, vous vous agitez tout en bas.

Je sais que je leur donne du grain à moudre, à tous ces pisse-vinaigre, à tous ces gagne-petit qui trottent, le dos rond, le nez sur leurs chaussures. Du ciel ils se gardent, sûrs que, tôt ou tard, gros de moi, il leur tombera sur la tête. Qu'ils grincent et grincent et s'essoufflent à s'empêcher de respirer... Moi je vis de l'air du temps, et pour longtemps.

L'AUTRE JOUR, je rentrais chez moi en bus après une journée fatigante. Je revenais d'une journée « tournée des libraires ». Je viens d'éditer un livre, *Comment réussir sa vie*, et j'essaie de le placer. La partie commerciale, ce n'est pas ma tasse de thé, mais, comme disait maman, « si tu ne le fais pas, personne ne le fera à ta place. »

Ce jour-là, l'accueil des libraires avait été mitigé. *Comment réussir sa vie* est un titre porteur mais le contenu de mon livre est aride et la mise en page très sobre. Le fond est séduisant, la forme dissuasive, en quelque sorte.

Je décidai de prendre le 63 et de rentrer m'allonger au soleil sur le balcon avec mon chat sur le ventre. Éclair est mon deuxième chat et, contre toute attente, je m'y suis attachée, comme je m'étais d'ailleurs attachée à notre première chatte, Bianca. Celle-là était toute petite et toute douce, mais, malgré mes explications – quand tu as ton collier, tu peux sortir, mais quand tu ne l'as pas, tu ne peux pas sortir –, elle était partie sans son collier. J'avais collé des affichettes – perdu petite chatte angora grise, récompense – partout, sur les lampadaires, chez le boulanger, le boucher, chez le vétérinaire... J'avais filé jusqu'au bout de la rue, pris mon cou-

rage à deux mains pour aller explorer les terrains en friche de la SNCF. Je criais « Bianca ! Bianca ! » Je demandais très poliment aux exclus de la société qui vivaient dans des wagons déglingués s'ils n'avaient pas vu une petite chatte grise répondant au nom de Bianca. « Non, Madame, on n'a rien vu de ce genre, mais si vous avez une petite pièce, c'est pas de refus. »

Exit Bianca. Éclair, un jeune chat roux, trapu et affectueux a pris la place.

J'avais hâte de le retrouver. Je montai dans le 63, étendis mes jambes et fermai les yeux.

– Y a pas grand monde à la manif, dites donc !

– Comment ?

Un type s'était assis à côté de moi. – Oui, les profs là, ils sont pas nombreux, regardez. Cette nuit, à la soupe populaire du Louvre, on était plus nombreux.

– ...?

– Oui, j'suis délégué des SDF et on organise des soupes populaires là où

Chat mangé

par Martine LEVY

les huiles s'en mettent plein la lampe.

– Ah bon ?

– Oui et j'vous dis qu'on est nombreux. Plus de 80 000 SDF en ce moment à Paris. Et vous, vous faites quoi ?

– Je suis éditrice, je m'intéresse à la vie des gens.

– Ah bien moi, j'en aurais à raconter : à la mine à 16 ans, j'suis un des trois rescapés de la catastrophe de Liévin. Le 27 décembre 1974. Tôt le matin. On préparait une veine de charbon. Une explosion, l'enfer sur la terre. Plus de 40 morts...

Et il me raconta sa vie de galère. Des bribes. Son père tué dans la mine, son arrivée à Paris avec ce grisou dans la tête, jamais pu s'en remettre.

– Heureusement j'bois pas. Maintenant, on vit sur les terrains de la SNCF dans le XIII^e. On est plus de 100 là-bas en ce moment.

J'ai dû changer de visage.

– Vous connaissez ? me dit-il.

– Oui, j'ai habité par là. Je connais bien ce coin et les terrains de la SNCF ; j'y suis allée quand je cherchais mon chat qui s'était égaré. Je ne l'ai pas retrouvé.

– Ah, j'pense pas qu'on l'ait mangé. On aime beaucoup les animaux.

JE SURPRENDS PAUL en plein adultère. Le pantalon sur les chevilles, la queue encore fumante, du moins je l'imagine. Cela ne lui déplaît pas que je téléphone à cet instant précis où la besogne est achevée, où il peut badiner avec délice sur l'art de succomber. Il baise dans le lit conjugal, histoire de rendre la chose plus jouissive. Et si je veux des détails, il vient de se faire sucer. Il a même fait quelques aller-retour entre les deux portes, car sa méthode à lui, c'est un peu le Yi King. L'appropriation du petit par le grand.

Eh oui, il lutine. Il profite lâchement que femme et enfants sont au turbin, la maison vide, tentatrice.

Il commençait à s'ennuyer dans sa vie conjugale. Il a beau diriger une banque agricole, il ne pouvait quand même pas passer sa vie à parler élevage, pâturages, culs de vaches. De dépit, il avait même envisagé de reprendre une thèse sur la notion de cycle en économie. C'est dire combien il était déprimé.

Retourner à des cycles plus humains, l'économie amoureuse, cela lui convient mieux au fond. Pas pour rien que *Les Liaisons dangereuses* est son livre de chevet. Il revient à sa nature première, après la parenthèse obligée des amours légitimes.

Je me souviens de ses premières années de mariage, à choyer sa femme, à surveiller les devoirs des enfants. La plaine fertile de l'amour, l'alluvion de l'ennui. Il s'étiolait loin de la capitale, lui qui est un vrai enfant de Paname. Manquait un petit quelque chose. Non pas l'âme, n'exagérons rien... Plutôt de passer du menu du jour à la carte de l'imprévu... Et puis, peu à peu, ses fonctions de directeur l'ont amené à côtoyer l'indigène. D'expositions d'aquarelles en expos de peintures à l'huile, d'inaugurations de foires agricoles en cocktails à la préfecture, il a commencé à frayer avec le notable. Et c'est là qu'il a découvert le filon.

La province endormie ? Un cliché ! Sous la cendre, il y a la braise qui couve. Et qui dit *braise* dit *baise*. Il n'en revient

pas lui-même des feux qu'il a allumés. En laissant traîner un œil impertinent dans un décolleté, en osant des apartés coquins avec des oreilles soudainement coquines. Il a vite senti le désir qui se réveillait. Elles ne demandaient qu'une chose au fond, ces oreilles : la discrétion assurée. En tant que directeur de banque, discret, il l'est forcément. C'est son métier. Sauf avec les amis, bien sûr !

Il me narre donc ses dernières conquêtes. La femme du sous-préfet, qui possède un art consommé de l'intrigue et qui taille des plumes comme aucun taille-crayon. La femme du commissaire, qui ne demande qu'à enfreindre les contraintes du mariage par la petite porte. Sans parler de la juge qui ne dédaigne pas d'appliquer la loi dans toute sa rigueur, mais sans petite culotte. Il a initié avec elle quelques rapports pervers...

Éros
Est
Rosse

Je vois, je vois. La pratique des notables par la bande. La Bourse par les bourses. Si je comprends bien, l'évêque aurait une femme, il se la serait faite aussi !

Il rit. L'idée l'émoustille. Malheureusement l'évêque est par trop catholique. Et moi, où en suis-je de ma vie amoureuse ? N'ai-je pas des relations coupables ?

Même pas. Ou alors sans le savoir, ou alors avec la main !

À Pigalle ! Je reste chaste à Pigalle ? Alors que des milliers des touristes viennent déverser chaque année leur compte-épargne sperme ! Vraiment, je suis mûr pour la sainteté !

Sans doute, sans doute ! Encore que je n'ai pas beaucoup de mérite. Pigalle,

« Aequo animo »

par Bruno TESTA

quand on y habite, si j'ose dire, cela perd beaucoup de son aura canaille. Il suffit de regarder Pigalle le matin. À l'heure où la ménagère achète les patates, les carottes, les navets, pour le pot-au-feu du soir !

Ah bon ! Et je ne m'ennuie pas dans cette vie casanière ?

Non, enfin pas pour les raisons qu'il croit !

Pour quelles raisons alors ?

L'idéal jamais atteint, le non-voyage perpétuel, les grandes espérances rabotées...

Ah ! Il voit. Encore à m'interroger sur le sens de l'existence ! À mon âge ! Le quelque chose plutôt que rien, le silence des espaces infinis ! Ouais, pourquoi pas, après tout ? Mais je le sens déjà qui baille. Il n'aime pas les questions sans réponse, alors que pour le même prix on peut avoir des réponses sans se poser de questions.

Il revient au sujet du moment, à sa juge qui multiplie les expériences singulières. Prompte à débaucher les femmes qui ne craignent pas Lesbos. Réversible en somme, masculin/féminin sans complexe. Et tout cela avec détachement. Le regard froid, sévère. Pas une quelconque évaporée gauchiste, militante des droits de l'Homme et autres conneries. Non, une vraie juge à l'apparence de juge, moraliste en diable, un brin réac, ce qui rend la chose bien plus délectable. S'il avait su plus jeune que le libertinage gisait dans les versets mornes du droit, il aurait endossé la robe plutôt que d'enfourcher les statistiques des Sciences économiques. Mais laissons là les regrets inutiles, puisque l'économie lui permet aujourd'hui de faire mumuse avec la Loi.

D'ailleurs, dans un avenir proche, il prévoit de déplacer les positions. Une partie commissaire/sous-préfète, par exemple, ne manquerait pas de

piquant. Avec une pincée de juge en sus, pour parfaire les choses ! Autrement il sent la femme du député-maire mûre pour la gâterie. Encore quelques petites conversations badines, une offre opportune de visiter la banque, et ce n'est pas dit qu'il ne se l'enfourne pas dans la salle aux coffres !

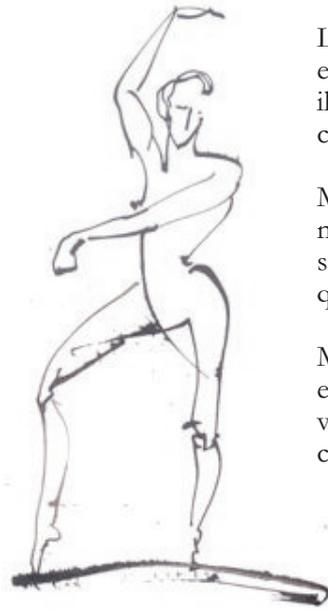
Voilà. Mais il va me laisser, car sa maîtresse sort de la salle de bain. Il lui faut parfaire l'adultère. Si je veux lui donner une idée, un fantasme, il est prêt à l'exécuter pour m'inviter au voyage par procuration...

Non, pas besoin, je lui fais confiance. Et puis, tout est dans tout, dit le philosophe !

C'est vrai, il reconnaît bien là mon esprit philosophe. Bon, il s'excuse, mais on le réclame. Il repart à la charge « d'une âme égale ». « *Aequo animo* », dit le sage !

Allez
Faire
Le mâle
Ailleurs

Vain
Cœur
Vain
Cul



nitnelaV-tniaS

par Anne de RANCOURT

DÈS QUE JE L'AI VU ce soir-là, j'ai tout de suite senti que je me désenamourais de lui. Quelque chose de ténu au fond du cœur.

Non, au fond du ventre : quelque part entre la pointe de l'épigastre et la valvule iléocæcale. Une délicieuse palpitation d'angoisse, un encore très petit chagrin m'encourageait à goûter pleinement la tristesse enfin revenue. Je ne pourrais pas résister, je l'ai su d'emblée : le goût du malheur me revenait enfin.

J'étais tombée amoureuse un 14 février, il fallait bien le payer un jour : aujourd'hui, 14 février 2009, date de parution de la *Gazette*, je me relevais. Ça ne pouvait pas durer toujours, fillette, fillette, l'horreur de ce bonheur

béat, cette félicité infâme de presque vingt ans d'un amour parfait.

Vingt ans de bonheur : ô chemin de croix, ô calvaire, ô golgotha !

J'avais lutté pourtant, pied à pied.

Je veux dire, autant l'avouer, je l'avais pris quasiment quotidiennement avec lui, mon pied. Sur tous les plans : horizontal, vertical, parallèle, diagonal, tangent, inversé, rétroversé, tous les sens dessus dessous.

Sans parler du plan culturel. Le pire de l'extase abjecte est sans doute de se savoir intelligents à deux. Quand j'y pense aujourd'hui, j'ai honte de m'être laissée aller ainsi à la joie de ce quotidien rayonnant, béni d'enfants gracieux, conçus dans le plaisir avec cet homme que le Ciel, ce malfaisant, m'avait envoyé en colissimo avec

Aubade érotique

par Jacques PHOEBÉ

Je vous donnerai Madame un amant de mon choix
qui fera près de vous ce que je ne puis faire
qui vous réveillera avec la bite en l'air
il sera votre page et je serai le roi

Le sommeil continu qui berce les vieillards
en fait pour la plupart de tristes solitaires
ils se disent alors veufs ou célibataires
ce sont des faux-fuyants ils sont de vrais paillards

Ma caresse fait trembler ta fesse roturière
nos seins se touchent alors et ta bouche à mon cou
suit l'artère d'amour et les chemins si doux
que nous prîmes ou pas dans les jardins hier

Mon œil sera de vif mon œil sera de joie
et si vous n'aimez pas ma page de réveil
vous aimerez ce page au pays de soleil
car ce page c'est vous car ce page c'est moi.

7 mars 2006

accusé de réception, un soir de Saint-Valentin.

Tout ceci s'arrêtait enfin.

Une délicieuse acidité se fraya un chemin le long de mes muqueuses irritées, de mon œsophage à mon pyllore ; piquée d'un délicieux goût de cendre dans la bouche, j'avalai les borborygmes jubilatoires des insanités proférées par mon amour enfin déchu. Mes glandes salivaires bavaient de dégoût. Ô liesse, ô félicité, ô exultation. *Gaudete, jubilate !*

Au moment exact où j'appris que ma bienheureuse rivale était enceinte, mon duodénum libéra joyeusement un flot d'entérogastrome. Un jet d'oligopeptides inonda mon intestin grêle. Je ne me faisais plus de bile : moi aussi j'avais droit au désamour.

Enfin, mon gros intestin m'annonça à sa manière que j'en avais ras le bol. Je me dirigeai, digne, vers le fond du couloir.

Les histoires d'amour finissent mal, en général. Et merde.

Mademoiselle Monique (suite et fin)

par Javotte FOLTZ

UNE QUINZAINE de jours plus tard, j'ai trouvé l'occasion d'aller à Auzouer. Du village, je suis partie à pied à travers champs. La distance à parcourir était plus longue que je ne l'avais estimée, et c'est fatiguée que je suis arrivée à l'embranchement où, par le passé, j'avais noté la présence d'un écriteau. Il n'y avait plus rien.

Était-ce bien là ? Je n'en étais plus très sûre, et pourtant je m'avançai sur le chemin. Celui-ci, au bout de quelques centaines de mètres, s'enfonçait sous les arbres. Puis, laissant à droite une petite maison entourée d'un dépôt d'objets décatis et hétéroclites : carcasses de voitures, instruments aratoires, vieux vélos et meubles disloqués, il continuait jusqu'à une grille qui semblait bien être l'entrée du domaine en question.

C'était un haut portail de métal, de couleur indéfinissable tant la rouille en avait rongé la peinture. Il était fermé d'une chaîne et d'un cadenas, rouillés eux aussi, et les herbes folles qui obstruaient le passage faisaient comprendre qu'il n'avait pas été ouvert depuis bien longtemps. Sans doute Mademoiselle Monique et ses proches n'utilisaient-ils plus cette entrée-là ; il s'établit ainsi dans les familles des usages inexplicables. Justement, nous-mêmes avions à Auzouer, depuis de longues années, une issue au fond du parc, condamnée sans raison claire.

Le chemin, se poursuivant, faisait le tour de la propriété. J'entrepris donc de chercher un autre accès, et finis par le trouver. Une allée ouverte permettait de pénétrer dans le domaine et partait en sinuant sous les grands arbres. Des marronniers et des chênes très anciens émergeaient d'un sous-bois touffu, assombri par l'excès de végétation. L'état d'abandon de ces lieux me surprit. Des branches mortes, des arbres entiers effondrés gisaient au sol. Un grand silence, peuplé du seul chant des oiseaux, rendait mes pas plus sonores

dans les feuilles mortes qui jonchaient le chemin. Personne, à l'évidence, ne s'était soucié de les ramasser depuis l'automne précédent.

Après quelques centaines de mètres sur cette allée, au détour d'une courbe, une perspective s'ouvrit : il y avait là un vaste étang. Au bord de l'eau verdâtre, boueuse et immobile, qui s'étendait fort loin, se penchaient de grands chênes centenaires, impressionnants de majesté dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi. Cependant, là aussi, sur les berges, des dizaines d'arbres morts tombés se décomposaient lentement dans la vase.

Un grand héron cendré se leva à mon approche et, tel un ptérodactyle de l'ère secondaire brusquement dérangé de son marais originel, il partit d'un lent vol circulaire, avant de disparaître dans les frondaisons. Pourquoi donc l'immobilité et le silence de ces lieux m'évoquaient-ils les temps antédiluviens ? La vision que j'avais sous les yeux était, à l'évidence, celle d'une terre que l'homme avait désertée. Sans doute l'état primordial et l'état d'abandon finissent-ils par se rejoindre.

Un sentier suivait le bord de l'étang, je m'y engageai. Par moments, le bois s'éclaircissait, laissant place à ce qui avait dû être autrefois des espaces découverts. Mais les broussailles et les ronces les avaient envahis à un point tel que leurs limites avec la forêt étaient devenues incertaines. Sans doute s'agissait-il d'anciennes pelouses, laissées sans soin depuis de longues années. À un moment, je dépassai les restes d'une gloriette, une sorte de petit pavillon de jardin à demi détruit : il se dressait là, un peu en surplomb, à l'endroit le mieux situé pour jouir d'une vue d'ensemble sur la pièce d'eau.

Quand se présenta un croisement, je quittai le bord de l'étang pour repartir sous les arbres. C'est peu de temps après que je vis, dissimulé dans la verdure, le premier bâtiment. Sa façade était à peine discernable sous le lierre qui l'avait envahie tout entière. Cependant, une porte entrouverte, en bois peint couleur lie de vin, attira mon attention. J'approchai et la poussai. C'était une grange dont la belle charpente à demi effondrée laissait voir le jour au travers des entrelacs de plantes grimpantes qui s'étaient faufilees par les vides béants du toit. De grandes quantités de bûches poussiéreuses étaient empilées là, en tas plus ou moins affaissés. Une carriole ancienne tendait ses deux bras vers le ciel. Des casiers contenaient quelques vieilles bouteilles de verre sombre, à fond concave. Une charrue de métal au soc rouillé était renversée sur le sol.

Un peu plus loin, dans une large éclaircie du bois, apparut la maison principale. C'était une jolie demeure bourgeoise du début du siècle, avec une marquise et un perron gracieux, une tourelle aux lucarnes charmantes et ouvragées. Du moins, c'est sans doute ce qu'elle avait été, car l'état dans lequel je la voyais maintenant me laissa un moment figée sur place, interdite, consternée. Un grand pin déraciné s'était affaissé sur le toit de la bâtisse. Cette chute n'était pas récente, car l'éboulement qui en avait résulté était envahi de lianes. De toutes parts, la végétation assaillait la maison, s'introduisant par les lucarnes aux vitres cassées, par le balcon, par chacune des fissures et des interstices. La marquise, si élégante dans ses courbes, n'était plus qu'une carcasse métallique évidée. Quant aux volets rouillés, entrouverts, ils laissaient voir partiellement l'intérieur de ce qui avait été autrefois un logis,

mais qui maintenant se présentait aux regards plutôt comme une sorte de béance obscure, douloureuse et vide.

Où était donc Mademoiselle Monique ? Il était totalement exclu qu'elle puisse vivre ici, et même qu'elle y séjourne de temps en temps. Le spectacle que j'avais devant moi était la découverte brutale de la démente de cette femme, et je crois bien que c'était cette révélation-là surtout que je contemplais avec des yeux horrifiés. Cette ruine mettait en évidence son effondrement à elle. Mais, par suite de je ne sais quelle identification irrationnelle et absurde qui tenait probablement aux coïncidences multiples de nos deux vies, ce que j'avais sous les yeux me paraissait annoncer aussi ma propre destruction. Je restai là, tétanisée, comme si cette vision avait pour moi une signification fatale, comme si j'avais devant moi les décombres de ma propre existence.

Le temps
Est
Un sérial
Qui leurre

Une longue minute s'écoula avant que je puisse esquisser un pas vers ce qui restait de cette maison. Puis je m'y résolus, et constatai alors que rien n'en interdisait l'entrée. Je me glissai à l'intérieur, et me mis à parcourir les pièces aux parquets disjoints, aux murs dévastés, aux plafonds crevés. Je montai ensuite l'escalier en spirale de la tourelle, et accédai aux étages supérieurs. Il restait des meubles, un grand lit à montants de bois, installé dans l'angle d'une vaste chambre lumineuse donnant sur un balcon. Était-ce là la chambre de l'officier allemand ? Au-dessus du lit, un trou du toit laissait voir le ciel. L'eau de pluie qui, depuis des années sans doute, passait par là, avait rongé le matelas, le sommier, puis le plancher, de sorte que, à travers le lit percé, on apercevait l'étage inférieur. Dans une penderie, il restait quelques robes,

jaunies et démodées, ainsi que des chaussures. Un journal traînant sur le sol portait la date du 13 août 1965. Les objets épars, les quelques meubles et le désordre ambiant donnaient à penser que cette maison avait été abandonnée du jour au lendemain, dans la précipitation.

Je songeais au temps lointain où Mademoiselle Monique y vivait, portant ces vêtements, et menant là son existence de jeune fille rangée attendant le mariage. Par les chauds après-midi d'été, elle allait sans doute au bord de l'étang lire ou « faire de l'ouvrage », comme on disait – c'est-à-dire du canevas ou de la broderie –, dans la gloriollette du parc. Peut-être était-elle entourée de sœurs, mère, tantes et cousines ? J'imaginai les femmes de cette maison, pleines de résignation et de vertus ménagères, rangeant le linge en piles impeccables dans les armoires cirées ; s'affairant certains jours, jusqu'à ne plus sortir de la cuisine surchauffée, tant elles voulaient leurs confitures irréprochables. Tandis que des hommes sévères, vêtus de sombre, imbus de leur autorité, son père, des oncles peut-être, ordonnaient aux domestiques d'atteler la carriole et faisaient ouvrir largement les deux battants de la grille pour aller régler leurs affaires en ville.

Et puis, le temps avait passé. Elle avait vieilli, elle ne s'était pas mariée. Trop d'isolement, sans doute. Quelles rencontres pouvait-on faire à la sortie de la messe à Auzouer-en-Touraine, dans les années quarante ? À quel mariage arrangé par les familles n'avait-elle finalement pas donné suite ? En 1965, elle devait avoir un peu plus de 40 ans lorsque s'était produit l'événement inimaginable qui l'avait chassée de chez elle, et avait peut-être fait basculer sa raison. De quoi donc pouvait-il s'agir ? Quelle extraordinaire affaire avait pu interrompre aussi soudainement le cours ordinaire de la vie ? Je n'en avais pas à la moindre idée. Et cette maison,

dont elle gardait un souvenir si vif, y était-elle même jamais revenue ?

Abandonnant ces lieux à leur oubli et laissant la forêt se refermer derrière moi, je suis repartie à travers les feuilles mortes, impatiente d'atteindre la lisière du bois et de dissiper l'émotion oppressante que faisaient naître en moi ces ruines.

En quoi cette histoire me concernait-elle ? Je n'en savais rien. Du moins, rien encore. Le lien existait. Pour l'instant, il restait inscrit quelque part dans l'avenir, hors d'atteinte.



Lit et ratures

Belle adorable
Tu t'allonges sur le sable
Comme Madame Récamier
Sur son canapé

Comme Chopin sur son clavecin
Je pianote sur ton sein
Une mazurka
En la.

Comme Victor dans *Ruy Blas*
J'écris sur tes hanches grasses
Des alexandrins
Sans fin

Et comme l'ami Verlaine
Regardant couler la Seine
Je vois au fond de tes yeux
Des remous mystérieux

Mais toi, vile Artémise
Avec dédain tu ironises
Comme faisait Pascal
Dans les *Provinciales*

Puis subitement
Tu fous le camp
Comme s'en allait l'eau

Sous le pont Mirabeau.

Paul DESALMAND

Sur mon chemin, j'ai rencontré...

par Béatrice COURRAUD

J'AI RENCONTRÉ monsieur Maurice au Centre d'Action Sociale de la Ville de Paris. Je venais demander une aide exceptionnelle pour régler ma facture d'électricité. C'est monsieur Maurice qui me reçut.

– L'hiver est rude, dis-je d'emblée en m'asseyant en face de lui.

Il acquiesça. Une fois le dossier presque bouclé (mes ressources, mes dettes...), je suivis ma stratégie de séduction habituelle : je parlai du temps, puis de la situation générale ; ensuite, je posai aimablement à monsieur Maurice des questions sur sa propre situation, sur sa famille.

Ce fut une chance pour moi que monsieur Maurice soit d'origine étrangère : il ressemblait à un Guadeloupéen, mais il n'était pas Guadeloupéen, il était de Madagascar.

– Oui, tout le monde pense que je suis des Antilles, c'est drôle..., me dit-il avec un sourire.

J'enchaînai donc sur ce pays que je ne connaissais pas : Madagascar, une île lointaine pleine de mystères.

Monsieur Maurice me désigna l'île sur la carte. Il se montrait soudain volubile.

Quelques jours plus tard, j'obtins une aide exceptionnelle du Centre d'action sociale : c'était plus que je n'espérais. Je m'interrogeai. Était-ce grâce à monsieur Maurice ? Avait-il intercédé en ma faveur ?

De fait, l'assistance sociale transmet les dossiers mais n'intervient pas directement dans les décisions. Le

dossier est jugé sur pièces. Mes ressources s'avéraient faibles, il était donc parfaitement normal que je touche une aide. Mais, comme chacun sait, les pauvres, de par leur situation de pauvres, pensent toujours qu'ils n'ont droit à rien, et lorsqu'ils obtiennent quelque chose, même un petit quelque chose de rien du tout, ils pensent que c'est un don du ciel.

Monsieur Maurice... un don du ciel ?

Mieux
Que rien
C'est
Pas assez

Eh oui. Monsieur Maurice avait commencé à me faire rêver. Pour la première fois, j'avais des images devant les yeux à la place du regard indifférent, trouble, fuyant, ironique ou franchement hostile de l'agent de l'assistance sociale. Des images de Madagascar... de baobabs, de caméléons. J'imaginai les *Razanas*, les ancêtres qui tremblent de froid dans leur tombeau et sont ranimés au bout de quelques mois avant de retourner à la terre. Les *Razanas* reviennent parmi les vivants, le temps d'être enveloppés d'un nouveau linceul et réchauffés dans la joie, les rires de la famille, des proches, des amis, au son de la musique sacrée surgie de la cythare *Vabila*.

J'étais éblouie.

– Vous savez, les choses ne sont pas si belles que ça là-bas, avait précisé monsieur Maurice juste avant que je ne le quitte.

– Ah oui ?

– Les gens sont *très* pauvres à Madagascar, avait-il dit en insistant sur le « très ».

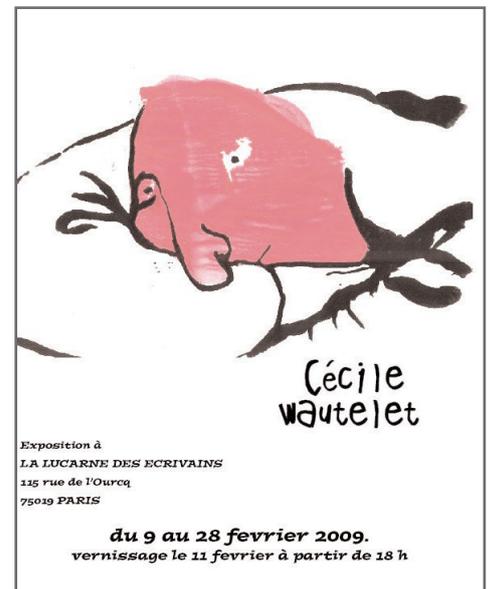
Et il avait refermé la porte derrière moi avec un doux sourire.

À des milliers de kilomètres d'ici, un peuple en colère, un peuple en révolte commençait à se regrouper et à manifester. C'était à Tananarive, Madagascar. Il criait sa faim, son désespoir. Il réclamait sa dignité. On tira sur lui.

Veloma, au revoir monsieur Maurice.

Que peut-on
Pour l'autre
Quand on ne peut
Rien
Pour soi ?

Miss.Tic



Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassaboïs
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville
jacques.cassaboïs@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

Comme seuls les livres

Mais sur la première étagère
venue

Un livre abrite
entre ses pages

Quelqu'un qui te comprend

Quelqu'un
que tu n'aurais pas même
vu, aimé ni entendu

Si tu l'avais frôlé un jour
sur l'avenue

Si tu l'avais froissé
ou – qui sait ? – bousculé

Si tu avais uni
ton corps au sien

S'il s'était fondu au décor
de ton théâtre quotidien

Quelqu'un vraiment
qui te comprend

Comme seuls les livres
en sont capables

Étienne ORSINI

AGENDA

Parutions

- À la Chambre d'échos : le nouveau livre de Jean-Louis UGHETTO, *Indécis soit-il*.
- Chez Jean-Paul Rocher : *La Valse libertine*, haïku-roman de printemps, 4^e volet de la ronde des saisons de Claire FOURIER.
- Chez Denoël : le nouveau livre de Claude DUNETON, *La Dame de l'Argonaute*.
- Aux éditions Phébus : *Mémoires d'enfance*, nouvelles de Daniel Arsand, Denise Bombardier, Jean-Denis Bredin, Didier van Cauwelaert, Philippe Claudel, Jeanne CORDELIER, Boris Cyrulnik, Claude DUNETON, Clara Dupont-Monod.
- Chez Buchet-Chastel : *Un mètre quatre*, le nouveau livre d'Anne de RANCOURT.
- Bruno TESTA vous signale la sortie de deux livres de son ami Abdelkader Djemaï : *Un moment d'oubli* (Seuil) et *Mémoires de nègre* (Point Seuil).
- En mars, aux éd. La Rivière échappée : *La nuit d'un seul* de Mathieu Brosseau.

Événements

- Philippe LEMOINE signale une table ronde organisée par l'APA : « Intime, privé, public », avec Michelle Perrot, Philippe Vilain, Bernard Massip et Véronique Leroux-Hugon le 14 mars à 14 h 30, à l'ENA, 45 rue d'Ulm, salle Dussane.
- Le *Hamlet-Cabaret* créé au Théâtre Dijon-Bourgogne le 20 nov. dernier dans la mise en scène de Matthias Langhoff, avec François CHATTOT dans le rôle-titre, est toujours en tournée. Il sera jusqu'au 22 février au TNS à Strasbourg.
- Marc ALBERT LEVIN vous rappelle l'exposition « Les Lumineux de Tayeb » jusqu'au 6 mars à La Galerie des éditions Caractères, 7 rue de l'Arbalète, Paris 7^e.
- Claire FOURIER sera présente au salon du Livre (Porte de Versailles) du 13 au 18 mars et signera ses livres, ainsi que celui de Jean Markale, *L'homme lesbien*, les 15, 17 et 19 mars sur le stand de Jean-Paul Rocher éditeur.

La Lucarne des Écrivains

présente

Sylvie Hétreau

Œuvres récentes

Papiers collés,
pastel et encre

du 2 au 14 mars
vernissage vendredi 6 mars

Pourquoi
Miauler
Quand nous pouvons
Rugir

Miss.Tic



Tous ces papiers différents, déchirés, colorés, frottés puis collés, rehaussés d'encre ou de peinture, conduisent Sylvie Hétraut, par le jeu du hasard, sur le chemin de rencontres entre papier, forme et couleur qui, soudain, ont quelque chose à se raconter.

L'arbre noir, 2008, papier collé et pastel, 17,6 cm x 23 cm.

Mignonne, voyons voir si la chose...

par Pierre MERLE *

POUR ÊTRE TOUT À FAIT FRANC, je ne sais plus si c'était précisément pour la Saint-Valentin, mais ç'aurait pu. Vous allez voir...

En ce temps-là, j'étais encore bien jeune et fort puceau. Sérieusement branché par une fille blonde de deux bonnes années mon aînée, qui habitait le même immeuble que moi et dont je supputais qu'elle devait, elle, avoir vu le loup, j'avais résolu de passer à l'attaque. Et de le faire dans le style mariole ou, plus exactement dans le style rigolo, quand tant d'autres, parmi mes potes, se cassaient les dents à droite et à gauche en jouant les romantiques tout sucre-miel. Quoi ! n'avais-je pas chopé quelque part que faire rire une fille, c'était déjà, un peu, commencer à lui soulever la jupette ? Diantre ! voilà en effet qui aurait drôlement arrangé mes affaires et m'aurait changé de l'exercice solitaire, rituel et quotidien, de l'achèvement à la manivelle ! Un soir, donc, en voyant rentrer celle qui, à mon sens – et à mes sens – devait être en mesure de porter remède aux picotements et tourments que provoquaient en moi les exigences de l'éveil sexuel à sève montante, je me pointai devant elle

avec, à la main, un amusant bricolage poétique de mon cru. Pas gêné pour un sou, sans un mot, et apparemment à sa grande surprise, je lui tendis mon madrigal. C'était un aimable pastiche que je m'en vais vous livrer à présent, franco de port et toute honte bue :

Mignonne, voyons voir si la chose
Qu'en tes douces mains je dépose
Saura darder comme un soleil.
Et si jusques à la vesprée,
Mon ode venant te pénétrer,
Te fera voir monts et merveilles.

C'était osé, certes. Mais j'y voyais un double sens assez réussi, la « chose » en ses mains déposée pouvant, après tout, n'être que mon poème. Quant à « mon ode », passons !... La suite de l'histoire ? Ron-sard me pardonna. *Mignonne, voyons voir si la chose* fut bel et bien mon premier poème (d'autres suivirent, et des pires, car, oui, on peut faire pire). Quant à la fille, elle éclata de rire, en effet, ce soir-là. Mais pas du rire qu'il eût fallu.

* Dernier ouvrage paru : *Panorama aussi rassonné que possible de nos tics de langage* (éd. Fetjaine-Lamartinière).

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :
Jacques Cassabois (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville.

nom..... prénom.....
adresse.....
ville..... code postal

courriel

tél.....

Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.
 Je suis adhérent de l'association et m'acquiesce de ma cotisation annuelle, qui comprend l'abonnement à la *Gazette*, soit 30 €.
Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Sam. 14 février, soirée celtique en hommage à Jean Markale, avec Claire FOURIER et l'éditeur Jean-Paul ROCHER.

Ven. 20 février, Cuba : 50 ans de révolution, 3 écrivains, avec Louis-Philippe DALEMBERT pour *Le Roman de Cuba*, Joel Franz ROSELL pour *Destination Trésor*, et Karla SUÁREZ pour *La Voyageuse et Tropiques des silences*.

Sam. 21 février, soirée Revue Verso, avec Alain WEXLER, Fadila BAHA, Valérie CANAT DE CHIZY, Alain GUILLARD et Mathias LAIR.

Mer. 25 février, soirée sur le mariage forcé : *Les Scandales des mariages forcés* de Fatou DIOUF et Charles-Arnaud GHOSN (éd. du Rocher).

Sam. 28 février, soirée Médias et Littérature autour de *L'Écrivain sacrifié* de Patrick TUDORET (Le Bord de l'Eau/INÀ).

Mer. 4 mars, Littérature enfantine coréenne autour du livre *L'École des chats* de Kim JIM-KYEONG, avec ses traductrices Lim YEONG-HEE et Françoise NAGEL (Piquier).

Jeu. 5 mars, soirée théâtrale avec les Éditions des Cygnes : Laurent LECLERC pour *Tout doit disparaître*, Filip FORGEAU pour *Orson or Not Orson*, et l'éditrice, Monique MONTRÉMY.

Sam. 7 mars, soirée poétique avec les éditions Levée d'ancre et leurs auteurs Michel CASSIR, Gérard AUGUSTIN, Sebastian REICHMANN et Philippe RAYNAUD.

Mer. 11 mars, soirée Chine, avec Françoise CHABERT pour *Naître en Chine* (Alternatives) et l'éditeur Gérard AIMÉ.

Ven 13 mars, soirée De la droite à l'extrême-droite, avec Jacques LECLERCQ pour son *Dictionnaire de la mouvance droitiste et nationale, de 1945 à nos jours* (L'Harmattan).

Sam. 14 mars, tour de chant de Niño GEMA

Toutes les soirées sont à 19 h 30.

expositions

Jusqu'au 28 février, dessins et peintures de Cécile WAUTELET. L'artiste sera présente et dessinera à la librairie les samedis après-midi 14, 21 et 28 février.

Du 2 au 14 mars, Œuvres récentes de Sylvie HÉTRAUT. Vernissage le mer. 6 mars à partir de 18 h. L'artiste sera présente les samedis après-midi 7 et 14 mars.

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 av. de Flandre, 75019 Paris
maître de menus plaisirs : Armel Louis
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
illustrateur : Jean-Jacques Grand
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr